

LA GROTTTE DU CHETTABA

PAR

M. GUSTAVE MERCIER,

SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ



Notre savant confrère M. Héron de Villefosse a fait l'an dernier, à la *Société des Antiquaires de France*, une intéressante communication concernant la grotte appelée par les indigènes R'ar Ez-Zemma, située sur un éperon du Djebel Chettaba, dans les environs de Constantine.

Après avoir rappelé que Cherbonneau visita le premier cette grotte en 1855 et la décrivit dans notre *Recueil* ⁽¹⁾, l'éminent académicien rappelle que « des inscriptions assez difficiles à lire, tantôt peintes, tantôt gravées sur le roc même, décoraient l'intérieur de la grotte; elles débutaient toutes par les caractères énigmatiques suivants : GDAS. On avait cru tout d'abord y reconnaître une invocation tracée par les premiers chrétiens, qu'on avait transcrite, avec plus d'ingénuité que de certitude, *G(loria) D(eo) A(ltissimo) S(anc-*

(1) Années 1854-55, p. 53.



Phototypie Berthaud, Paris.

RÉGION DOMINÉE PAR LA GROTTÉ DE RAR'-EZ-ZEMMA



tissimo). De là était venu le nom de « grotte des martyrs. »

M. de Villefosse énumère ensuite les diverses interprétations données : celle de Cherbonneau : *Genio Domus Augustae Sacrum*; celle de Léon Rénier : *Genio D... Augusto Sacrum*, l'initiale D étant celle du nom antique de la montagne qui demeurerait inconnu ; celle du Corpus, d'après laquelle les deux premières lettres G D seraient les initiales du nom d'une divinité topique ; enfin, une explication nouvelle qui lui est suggérée par M^{gr} Toulotte, évêque titulaire de Thagaste. Ce prélat, se basant sur deux passages de Saint Augustin dans lesquels il est question d'un *mons Giddaba* ⁽¹⁾, croit retrouver dans ce vocable le nom actuel du Djebel Chettaba, et dans la lettre G de nos inscriptions l'initiale de son nom.

L'explication paraît décisive à M. de Villefosse, qui interprète dès lors la formule G D A S : *Giddabae Deo Augusto Sacrum*. « Ces inscriptions, dit-il en terminant, ont été relevées, il y a près de cinquante ans, par Cherbonneau, le Général Creully, Boissonnet et Enfantin. *Personne, à ce qu'il paraît, ne les a examinées depuis cette époque.* Plusieurs auraient cependant besoin d'être revues par un épigraphiste de profession ⁽²⁾. »

Cet appel a été entendu par notre Société. Sur l'initiative du Président, une expédition à R'ar-Zemma fut décidée, à laquelle prirent part, le 5 janvier 1902,

(1) Dans le Traité I, n° 13, sur l'épître de St-Jean aux Parthes et dans le Sermon 45, n° 7, sur Isaïe, 57.

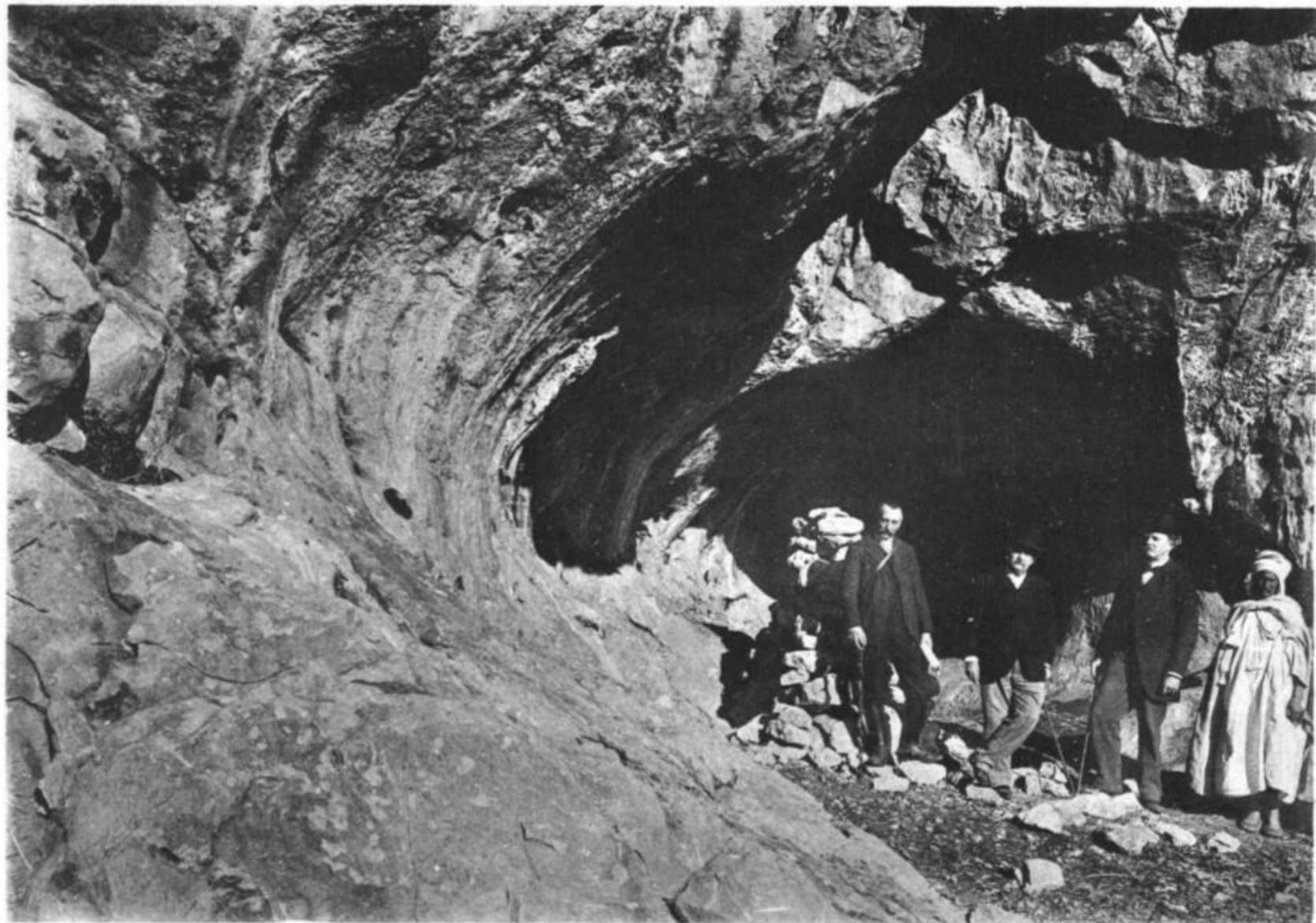
(2) L'auteur du dernier supplément du *Corpus* est cependant allé à R'ar-Zemma. Il a rectifié quelques lectures et donné un certain nombre d'inscriptions nouvelles.

MM. Hinglais, Commandant Farges, Barida et Gustave Mercier.

La première difficulté consistait à retrouver la grotte qui, nous l'avons vu, n'a pas été explorée scientifiquement depuis un demi-siècle, et les renseignements donnés par Cherbonneau sur sa situation exacte manquaient de précision. Un habitant d'Aïn-Smara, qui n'y était jamais allé lui-même, put cependant nous donner des indications utiles. La grotte est située exactement sur le versant sud du Djebel Frikta, contrefort sud-ouest du massif du Chettaba ⁽¹⁾, à une altitude de 1,050 mètres environ. L'itinéraire suivi par nous, qui est, sinon le plus court, du moins, croyons-nous, le plus commodément praticable, consiste à prendre la route nationale de Constantine à Sétif jusqu'au kilomètre 32; un chemin conduit sur la droite à la ferme Bouisson, située à 3 kilomètres plus haut, non loin de la mechta Guebar-Lazeri. La grotte, visible de très loin, troue d'un point noir cerclé de rouge la paroi de calcaire bleuâtre de la montagne.

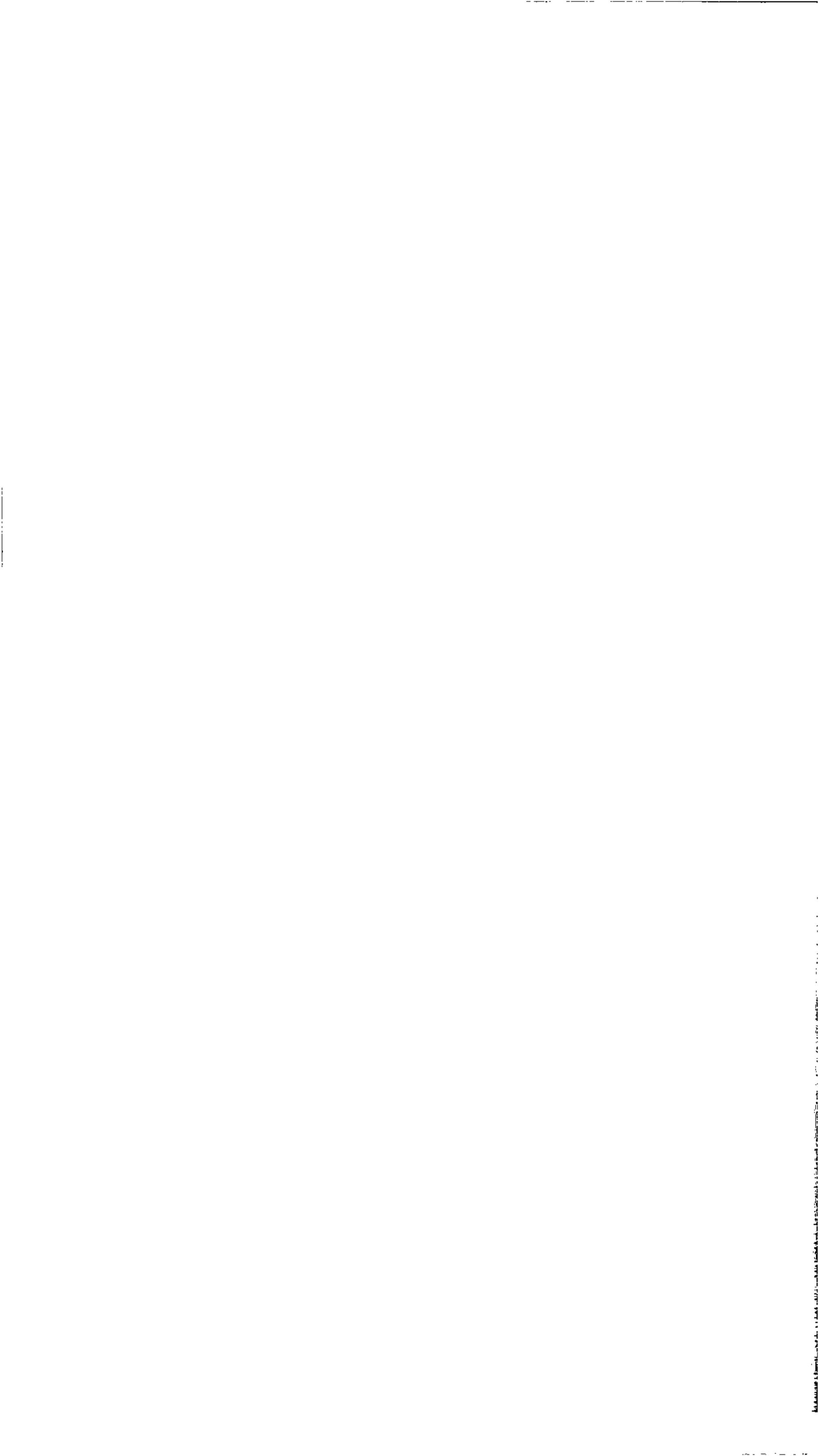
A une heure, nous nous dirigeons à pied vers ce but, l'ignorance de l'objet exact de notre excursion nous ayant empêché de nous procurer des mulets. Le sentier que nous suivons nous fait traverser, à quelques centaines de mètres de la ferme Bouisson, un premier groupe de ruines assez importantes; un puits coffré par les Romains existe encore et donne de l'eau à la mechta installée sur ces ruines et qui porte, nous dit notre guide indigène, le nom de mechta Bir-Djedid. D'autres groupes de ruines apparaissent sur la droite

(1) Le nom du Djebel Frikta nous est donné par la carte d'Etat-Major (feuille d'Oued-Athménia). Les indigènes, sur place, nous ont dit que la montagne portait le nom de Djebel Ogab.



Phototypie Berthaud, Paris.

GROTTE DE RAR'-EZ-ZEMMA



à courte distance. Le sentier se perd peu après dans un plateau calcaire à couches fortement redressées, entaillé par l'eau des pluies qui y a creusé de nombreux sillons où s'est amassée un peu de terre végétale. Nous y prenons une première vue d'ensemble de la montagne (*Voir la planche ci-contre*), séparée de ce plateau par une légère dépression. L'ascension commence bientôt et ne laisse pas d'être assez pénible en raison de l'absence complète de sentier à travers les blocs calcaires amoncelés, striés fort heureusement par l'eau des pluies qui y a dessiné en creux comme les empreintes d'innombrables folioles. La distance à vol d'oiseau de la mechta Guebar-Lazeri ne doit pas dépasser de beaucoup trois kilomètres ; les lacets de la route et de l'ascension la portent à cinq kilomètres environ.

Une désillusion nous attendait à l'arrivée : la tache noire aperçue de loin sur le flanc de la montagne nous avait laissé présager qu'il s'agissait d'une vaste caverne et les souvenirs du Djebel Taya hantaient notre mémoire. Il n'y a pas de grotte à proprement parler, mais un simple abri sous roche, une excavation hémisphérique creusée par les eaux d'infiltration dans la paroi calcaire de la montagne, profonde de quelques mètres à peine, élargie à l'ouverture et orientée au sud-est. Une petite esplanade, formée par les débris de la roche et de l'humus, s'étend devant cette cavité et nous permet d'en prendre une photographie.

Nous nous avouons un peu déçus, ayant escompté plus de mystère et des proportions plus vastes ; il nous faut le témoignage des indigènes pour nous convaincre que c'est bien la fameuse grotte de R'ar-emma (arabe غار الزمة la grotte des inscriptions).

D'ailleurs, aucun doute n'est plus possible : Voici bien les inscriptions nombreuses, gravées d'un trait fruste, disposées sans ordre et toutes commencées par le fameux G D A S. Elles couvrent la paroi du roc, à l'entrée de la grotte et à gauche en y pénétrant, rongées par le temps et par la pluie, en grande partie illisibles ; puis, mieux conservées, elles se continuent à l'intérieur de l'excavation, occupant de haut en bas tout le côté gauche. Les bergers indigènes y ont fait des stations fréquentes, ainsi qu'en témoigne la patine noire, déposée par la fumée, qui couvre le roc du fond. Nous y apercevons néanmoins quelques groupes d'inscriptions assez bien conservées. La paroi de droite en montre beaucoup moins et la gouttière qui laisse à cet endroit filtrer l'eau des pluies nous paraît responsable de leur disparition. M. Farges en relève cependant quelques-unes.

Ayant en mains notre annuaire de 1854-55, nous parvenons à identifier un certain nombre d'inscriptions données par Cherbonneau. Nous vérifions notamment la lecture des n^{os} 5, 9, 12, 13, 14, 15, 16, 18, 19, 20 et 21 ⁽¹⁾ et nous pouvons constater, à un demi-siècle de distance, quel soin et aussi quelle exactitude notre vénéré prédécesseur avait apportés à ces lectures.

Une légère rectification doit être faite au n^o 19 qui doit se lire ainsi :

G D A S
R P P L C L
M // / I V S
A V I I V S
M A G P

A la troisième ligne, la pierre a été rongée à l

(1) *Corpus* 6945 et suivants.

place de la lettre qui suivait l'm et qui était probablement un c.

Le n° 15 doit également être rectifié comme suit :

//////////
MAGCAST
PVEMSITTI
MARTIALIS
//////////
//////////

Les deux dernières lignes demeurant illisibles, ainsi que la première.

Au n° 12, deuxième ligne, nous lisons, à la place de PALEIVS que donne Cherbonneau, PAVFIVS ou OU PAVEIVS avec A et V liés.

Enfin, nous déchiffrons un certain nombre d'inscriptions nouvelles :

N° 1.

Hors de la grotte, sur la paroi du roc à gauche en entrant. Les caractères sont presque illisibles, rongés par la pluie. Ils mesurent, ainsi que ceux des inscriptions suivantes, de 3 à 5 centimètres de hauteur.

O R P
O N E *v t*
Q T M
V S T T S
S

(Les lettres en italique sont douteuses).

N° 2.

G D A S
R P P
C I V
L I V S
? O N A
L V S
M A //
//////////

G (?) D (?) (Augusto) S(acrum) R(es) P(ublica) P(huensium) C(aius) Julius (R) onalus Ma(gister) (1).

N° 3.

G D A S P P R
F S N V
I L I V

Les lettres PPR de la première ligne ont peut-être été inversées pour RPP, initiales de la *Respublica Phuensium*.

N° 4.

G D A S
R P P M A G P
/////////
/////////

*G... D... A(ugusto) S(acrum)
R(es) P(ublica) P(huensium) Mag(ister) P(huensium).*

N° 5.

Plafond de la grotte, au fond, partie gauche.

G D A S R P P
C I V L M A R
T I A L I S V O V
R E A M A G

Nous avons déjà rencontré ci-dessus le surnom d *Martialis*, que l'on retrouve dans les n°s 13 et 15 d *Cherbonneau*.

N° 6.

A côté de la précédente.

G D A S
R P P
M A G
Q ///
V R

(1) Cette inscription, que nous croyions inédite, a été publiée dans dernier supplément du *Corpus* sous le n° 19,266. L'auteur du *Corp* a lu *Donatus* au lieu de *Ronalus* et donne les lettres D et T com douteuses.

Ces documents nouveaux n'ajoutent aucun élément à ceux que nous possédions déjà. Ils témoignent en général, par leurs incorrections, par leur facture gauche et fruste, de la profonde ignorance des citoyens qui se paraient du titre pompeux de Membres de la « *Respublica Phuensium* ». Mais ils ne font pas faire un pas à la solution du problème.

Ils étaient cependant intéressants à recueillir : d'abord, parce que le témoignage de Cherbonneau, si digne de foi qu'il pût être, demandait une confirmation. Ensuite, parce qu'ils viennent appuyer cette constatation que la grotte du Chettaba était considérée comme l'autre, le sanctuaire de quelque génie ou divinité locale, lieu de pèlerinage où les montagnards du Chettaba, *magister* en tête, venaient accomplir des sacrifices, et consacrer les ex-voto naïfs que nous lisons aujourd'hui.

C'est ainsi que de nos jours, ces mêmes montagnards se rendent au marabout de Sidi-Sliman, où ils vont sacrifier des boucs et des coqs noirs, pour conjurer le mauvais sort et exorciser les *djenoûn* ⁽¹⁾.

Nous faudra-t-il maintenant prendre parti pour l'une ou l'autre des interprétations données des lettres G D A S ?

Nous écarterons immédiatement l'explication *Gloria deo altissimo sanctissimo* et aussi celle *Genio domus Augustae sacrum*. On ne voit pas bien pourquoi cette anfractuosité reculée du Chettaba aurait été choisie pour être consacrée au culte du génie de la famille impériale ?

Que les dernières lettres doivent se lire *augusto*

(1) Pluriel de djinn, démon.

sacrum, et qu'il s'agisse d'un génie local, c'est ce qui ne peut faire doute.

La lecture de M^{gr} Toulotte et de M. Héron de Villefosse a pour elle d'être très séduisante; l'identification de Giddaba avec Chettaba est très ingénieuse; mais les deux passages de Saint-Augustin sur lesquels elle s'appuie n'offrent rien de décisif.

Le premier se borne à opposer le mont Giddaba au mont Olympe, pour dire que celui-ci est universellement connu, tandis que l'autre est ignoré de ceux-là même qui l'habitent ⁽¹⁾.

Le second passage, parle il est vrai, d'hypogées, mais ces *hypogaeae* n'ont rien de commun avec la grotte de R'ar-Zemma, comme il est facile de s'en convaincre à la simple lecture. L'évêque d'Hippone, après avoir tourné en ridicule ceux qui vont prier sur le sommet des montagnes, comme s'ils étaient plus près de Dieu, leur oppose le travers de ceux qui descendent sous terre, dans des cryptes, pour accomplir avec plus d'humilité leur devoir religieux, et conclut : « *Hec hypogaeas, nec montem quaeras. In corde tuo habe humilitatem, et Deus tibi dabit altitudinem.* » Il n'est plus question dans tout cela du *Giddaba* dont le nom a été prononcé — on peut dire : par hasard — dix lignes plus haut ⁽²⁾.

(1) *Quid tam manifestum quam mons? Sed sunt et montes ignoti, quia in una parte terrarum positi sunt. Quis vestrum novit olympum montem? quomodo ibi qui habitant, Giddabam nostrum non norunt. In partibus sunt isti montes.* (Traité I, n° 13).

(2) *Ergo manifestum istum montem Christum habemus. Non nobis proponamus montes, aut qualis est Giddabam aut qualis sunt quicumque nobis nominantur. Aliquando enim carnaliter accipientes homines, ut puta, legunt: exaudiet illum de coelo sancto suo (Ps. 19, 7). Bene aliquando de monte, et loquitur Christum: et cur-*

Saint Augustin ne décrit pas le *Giddaba*, il le représente comme une montagne quelconque, obscure et ignorée. Est-il en Maurétanie, en Proconsulaire ou dans l'Afrique propre, ou ailleurs? Il ne l'indique pas. Il n'y a plus dès lors que la consonnance qui puisse nous autoriser à le rapprocher du Chettaba.

La consonnance est un guide précieux, mais peu sûr. Appuyée par l'épigraphie, elle nous a permis de réaliser des découvertes du plus haut intérêt, de retrouver dans la toponymie actuelle un grand nombre de dénominations antiques, latines ou libyques. C'est ainsi que, pour rester dans notre montagne, elle nous a montré la *Respublica Phuensium*, *Phua*, dans Aïn-Foua; mais il est juste de dire que l'épigraphie peut revendiquer la plus grande part de la découverte. Or, l'épigraphie ne nous a jamais livré le nom du Giddaba, et les nombreux textes relevés dans la montagne et ses environs sont restés muets à cet égard.

D'autre part, le nom actuel de la montagne est bien arabe: Le djebel Chettaba جبل الشطابة est la « montagne des coupeurs de buissons » de chet'ob شطب buisson, d'où le nom d'action شطاب *chat't'ab*, bûcheron, au pluriel شطابة *chet't'âba*. La végétation du pays, couvert de broussailles, concorde avec cette étymologie. C'est un des rares endroits des environs de Constantine où l'on puisse se procurer, sinon du bois de chauffage introuvable dans le pays même, — tout au moins des souches, des broussailles; mais il ne faut pas faire

runt homines in montem orare quasi ibi exaudiat Deus. Carnaliter sapientes, quia vident plerumque nubes inhaerere in lateribus montium, ascendunt in montes, ut proximi sint Deo. Oratione tua vis continger Deum? Humilia te: ne carnaliter accipiens, descendens in hypogaeas ut bi roges Deum. Nec hypogaeas, nec montem quaeras. In corde tuo habe humilitatem et deus tibi dabit altitudinem.

remonter cette étymologie plus haut que l'introduction de la langue arabe elle-même.

La montagne, dans l'antiquité, devait donc porter un autre nom.

Cette hypothèse écartée, nous retombons nécessairement dans celle émise par Léon Rénier : l'initiale D est celle du nom antique de la montagne.

Berbrugger, dès 1864 ⁽¹⁾ eut l'idée qu'il fallait chercher ce nom dans la langue berbère et fut amené naturellement à songer au mot *Deren*, usité dans l'antiquité, usité encore de nos jours, jusque dans le grand Atlas marocain, et désignant comme nom propre un grand nombre de pâtés montagneux. Sans doute, le mot *Deren* était, à l'origine, un nom commun : c'est une altération d'*idraren*, pluriel d'*Adrar*, qui signifie montagne. Une semblable formation de nom propre n'a rien qui ne soit parfaitement d'accord avec les lois générales de la toponymie ⁽²⁾. Que les populations plus ou moins romanisées du Chettaba aient appelé *Deren* le massif lui-même, comme nous appelons *Coudiat* telle colline déterminée alors que le mot *coudiat*, nom commun, signifie lui-même colline ; cela n'a rien qui doive nous surprendre, cela n'offre rien, *a priori*, d'inadmissible. Sans doute, l'explication reste à l'état d'hypothèse, mais s'il nous était permis de faire un choix parmi les hypothèses émises, nous lui donnerions la préférence parce que c'est elle qui offre, à nos yeux, le plus haut degré de vraisemblance.

GUSTAVE MERCIER.

(1) *Revue africaine*, 1864, p. 372.

(2) Cf. notre *Toponymie berbère de la région de l'Aurès*. Paris, Imprimerie nationale.